

Article

« Pour la Faculté de Philosophie »

Jacques de Monléon

Laval théologique et philosophique, vol. 4, n° 1, 1948, p. 166-168.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1019805ar>

DOI: 10.7202/1019805ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Pour la Faculté de Philosophie *

Il était une fois un homme qui se perdait en contemplations inutiles. Et voilà qu'un jour qu'il se promenait regardant les nuages et la lune, il tombe dans une fosse. Cet homme, c'était Thalès, Thalès de Milet, le premier père de la philosophie. On raconte d'ailleurs que sa mésaventure lui fit verser des larmes. On ne dit pas qu'elle ait eu le bon effet de le corriger.

La leçon, du moins, ne fut pas perdue pour tout le monde: l'homme normal, l'homme commun se sentit encore une fois rassuré, confirmé, dans la salutaire distinction qu'il s'est toujours plu à maintenir entre la philosophie et la vie, entre la terre et les nuées. Abandonnant celles-ci aux rêveries des philosophes et s'en divertissant à l'occasion, il choisit, lui, la terre et sa tangible réalité.

Cette distinction et ce choix bien arrêtés, le bon sens de l'homme de la terre devrait pourtant se méfier encore: il arrive, n'est-ce pas? que les nuées se fassent tout à coup menaçantes et se précipitent en déluges.

Mais voici qu'aujourd'hui, il faut attirer l'attention de l'homme de la terre sur la nouveauté d'une conjoncture dans laquelle il est pris sans trop s'en rendre compte et dont il ne mesure pas toujours le véritable sens.

Sachons donc que les nuées ont fini par décevoir même l'homme des nuées; qu'il s'est délibérément retourné vers la terre et la réalité de la vie et qu'il les revendique totalement. Il presse tous les hommes de se joindre à lui. Et au besoin, il les y oblige. Car, en se faisant sage de ce monde, il en est devenu prince.

Il est armé de moyens irrésistibles: la science, la technique, l'Etat. Il sait aussi s'insinuer dans les esprits de toute la masse en jouant des passions, des opinions et des propagandes, des vogues et des slogans, des bruits et des à peu près, des murmures, des commérages et des rumeurs, des mensonges déclarés ou fuyants — bref de toute cette fumée informe, anesthésiante, visqueuse qui s'épaissit autour du monde.

Mais enfin où veut-il en venir? C'est très simple: «Vous serez comme des dieux». Promesse qui n'est pas pour contrarier l'homme de la terre même le plus crotté.

Seulement, il s'agit de bien s'entendre. Etre ou vivre comme des dieux, ce n'est pas simplement, dans les villégiatures de l'Olympe, vider, au milieu des rires, des coupes de nectar et des vases d'ambrosie. Cela

* Causerie prononcée à la radio, le 22 avril 1948, en marge de la campagne de souscription pour l'Université Laval.

ce n'est que l'apparence fabuleuse de la vie divine. Tandis que maintenant, on nous en propose la vraie substance, c'est-à-dire une coïncidence, une identité parfaites entre la vie réelle et la raison, les idées, l'esprit absolu.

Les dieux ne connaissent pas la condition inférieure, mal assise, misérable où les hommes ont végété jusqu'ici. Ils ne séparent pas la réalité de l'idéal, la raison de la vie. Pour eux, vivre c'est identiquement philosopher, et philosopher c'est, substantiellement, vivre.

Hommes de la terre, bon gré mal gré, consciemment ou inconsciemment, vous serez comme des dieux. La sagesse de ce monde a maintenant dans les yeux tous les charmes pour vous séduire, et dans les mains toutes les armes pour vous contraindre.

N'essayez pas de vous défendre en dressant des murailles de Chine, des lignes Maginot ou des murs de l'Atlantique. Ne tentez pas l'inutile stérilisation de l'air qui vous entoure. Les germes spirituels dont le nuage invisible investit le monde traversent indifféremment les solides les plus denses et les vides absolus. On se défend de l'esprit par l'esprit. Il faut philosopher pour se garantir de la philosophie.

Il est donc urgent de former des philosophes; d'encourager sérieusement la formation de philosophes véritables. Il n'est pas question de manifester en série et sous estampille des distributeurs de philosophie. Mon Dieu, non. Il y en a bien assez sur les marchés du monde.

Mais on doit veiller soigneusement à la formation et au soutien du petit nombre de philosophes nés qu'il faut s'efforcer de mettre à la hauteur de leur tâche difficile. Il nous faut des philosophes capables de s'avancer à la fois dans le secret des choses et dans les problèmes, les difficultés, les tentations qui fermentent de toutes parts. Qui se penchent de toute leur âme et de tout leur esprit sur le souci de l'existence, et qui pénètrent assez dans l'homme pour ressentir la vérité de ses incertitudes. Qui ne se contentent pas d'opposer des refus, des condamnations sans appel et des formules refroidies, mais qui apportent, autant que philosophie le peut, la paix, une paix sincère, intelligente et vivante à ceux même qu'ils doivent combattre.

Et puis — voyez comme c'est difficile — il faut aussi que les philosophes dont nous avons besoin aient beaucoup de fermeté. Ils peuvent de moins en moins, ils ne peuvent plus s'abandonner à la pente des compromissions. Il faut qu'ils aient l'esprit juste, inflexiblement, et la pointe de l'intelligence acérée. Qu'ils soient exacts et nets quand ils distinguent et qu'ils argumentent sans broncher. Mais qu'ils aient aussi des antennes au toucher mobile et léger. Qu'ils voient loin dans l'horizon des principes et qu'ils sentent les nuances subtiles. Qu'ils soient toujours fidèles, dans le froid et dans le chaud, dans le sec et dans l'humide, dans le dur et le tendre, qu'ils soient partout fidèles à la vérité des choses.

Il faut enfin qu'ils connaissent leurs propres limites, leurs étroites limites et maîtrisent en eux l'orgueil de la vie. Qu'ils sachent au milieu

du tumulte, la vertu de la vie silencieuse, et que rien de fort et de fécond ne grandit sans la mort de la graine, et puis, sans une lente et obscure descente des racines dans la profondeur. Qu'ils ne recherchent pas le succès immédiat et visible. En somme, qu'ils s'oublient en face des choses, des hommes et de Dieu.

Voilà, dites-vous, quelques qualités qu'il est très difficile d'acquérir et plus encore d'associer. Bien sûr. Mais enfin, c'est à prendre ou à laisser : Voulez-vous devenir immanquablement et sans être défendus, la proie de la sagesse de ce monde ? De celle qui ne tombe plus dans les fosses, mais qui les creuse ?

JACQUES DE MONLÉON.
